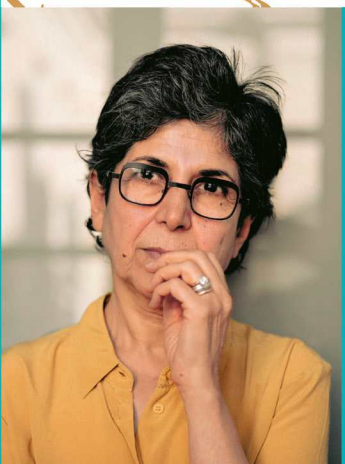
Fariba Adelkhah

PRISONNIÈRE À TÉHÉRAN



Une ethnologue détenue dans les geôles iraniennes

Seuil

PRISONNIÈRE À TÉHÉRAN

DE LA MÊME AUTRICE

La Révolution sous le voile.
Femmes islamiques d'Iran
Karthala, 1991

Thermidor en Iran
(avec Jean-François Bayart et Olivier Roy)
Complexe, 1993

Être moderne en Iran
Karthala, 1998, 2006

Les Mille et Une Frontières de l'Iran.
Quand les voyages forment la nation
Karthala, 2012

Les Paradoxes de l'Iran
Le Cavalier bleu, 2013

DIRECTRICE D'OUVRAGE

Ramadan et politique
(avec François Georgeon)
CNRS éditions, 2000

Les Voyages du développement.
Émigration, commerce, exil
(avec Jean-François Bayart)
Karthala, 2007

Fariba Adelkhah

PRISONNIÈRE À TÉHÉRAN

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-157394-7

© Éditions du Seuil, 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Mahmoud et François Nicoullaud

Préface

Jean-François Bayart[1]

Fariba Adelkhah, anthropologue et prisonnière scientifique

En ce mois de juin 2019, Fariba Adelkhah travaillait sur son terrain iranien. Comme je le faisais régulièrement en ces circonstances, je vérifiais tous les jours sa présence sur WhatsApp, sans que nous échangions nécessairement, juste pour m'assurer que tout allait bien. Son dernier passage était en date du 5 juin, vers 15 heures. Deux ou trois jours plus tard, je m'inquiétais de ne plus l'avoir vu utiliser sa messagerie et de ne pas avoir de réponses d'elle. J'en fis part à Béatrice Hibou, qui me rassura. Son ami et collègue Roland Marchal, également chercheur au CERI (Centre de recherches internationales), devait la rejoindre pour quelques jours de vacances et ils avaient prévu d'aller dans le désert. De fait, je reçus un message le 12, curieusement rédigé, dans lequel elle

1. Jean-François Bayart est professeur à l'IHEID (Genève), titulaire de la chaire Yves Oltramare « Religion et politique dans le monde contemporain ».

me disait en effet être dans le désert et avoir de la peine à se connecter. Je fis semblant de me satisfaire de cette explication sans être complètement soulagé, car je ne reconnaissais pas le style de Fariba. Le dimanche 23, un appel d'un collègue s'inquiétait du silence persistant de Roland Marchal depuis deux semaines, alors qu'il était l'organisateur d'un colloque au CERI, quelques jours plus tard. Nous n'avions plus que deux jours à attendre dans l'angoisse, puisque Fariba devait rentrer le mardi 25 et qu'elle ne manquait jamais de m'envoyer un SMS d'Orly dès l'atterrissage de son avion, pour me signaler sa bonne arrivée. Le message ne vint pas. Nous prévînmes le Quai d'Orsay et l'ambassade de France à Téhéran. Celle-ci put nous confirmer l'arrestation de Fariba et Roland quelques jours plus tard. L'hypothèse de leur disparition dans le désert iranien, très dangereux, s'évanouissait, mais un long combat commençait pour obtenir leur libération. Engagement nécessaire, tant pour eux que pour nous-mêmes, mais que nous sachions vain. Ce n'était évidemment pas nous qui pouvions obtenir leur retour en France, mais l'action des autorités françaises auprès de la République islamique, notamment de sa composante des gardiens de la révolution qui était à l'origine de leur arrestation, comme nous le comprîmes rapidement.

Roland Marchal a été échangé le 20 mars 2020 contre un ressortissant iranien, membre des gardiens de la révolution, qui avait été arrêté en France sur mandat international d'Interpol émis par les États-Unis. Fariba Adelkhah a été graciée le 10 février 2023 et a finalement

pu regagner la France le 16 octobre, *via* Istanbul. Le premier message qu'elle nous a envoyé, lorsque son avion roulait encore sur la piste de l'aéroport, fut une pensée pour Osman Kavala, prisonnier politique en Turquie, époux de l'une des membres de notre Réseau européen d'analyse des sociétés politiques. Le 17 au soir, Fariba Adelkhah arrivait à Paris, accueillie par un représentant du Quai d'Orsay, Mathias Vicherat, le directeur de Sciences Po, et Béatrice Hibou, l'une des chevilles ouvrières de son comité de soutien. Le 20, elle était reçue dans l'amphithéâtre Émile-Boutmy de Sciences Po, où elle entonna un chant *a cappella* en guise de discours. Dans l'échange avec le personnel et les étudiants, très émus, qui a suivi, elle ne se départit à aucun moment de la modestie, du calme, de la distanciation et de l'humour qui marqueront aussi ses premiers entretiens sur France Culture et France Inter, le 2 novembre, et qui frapperont certainement les lecteurs de ses récits de prison. On ne peut comprendre cette attitude que si l'on revient sur son itinéraire de chercheuse.

Fariba Adelkhah est née en 1959, à Téhéran, dans une famille de la petite classe moyenne originaire du Khorasan. Ce détail n'est pas anecdotique. Fariba Adelkhah a consacré certains de ses travaux à cette région, qui reste l'un de ses terrains favoris. Le Khorasan lui a aussi fourni un tremplin pour déployer des recherches sur l'Afghanistan voisin, dans les années 2010. En effet, la province vit en symbiose avec ce pays au point de constituer avec lui un « Grand Khorasan » sur lequel Fariba Adelkhah a très tôt

attiré l'attention. Pour des raisons historiques : l'ouest de l'Afghanistan a fait partie des « pays protégés » des dynasties iraniennes jusqu'au milieu du XIXe siècle, et des Hazaras se sont réfugiés dans l'empire qadjar, à la fin du XIXe siècle, à la suite de la politique d'extermination conduite à leur encontre par Kaboul. Et aussi, bien sûr, pour des raisons économiques et sociales plus contemporaines, liées aux infrastructures routières et ferroviaires, au commerce, à la contrebande, au trafic de narcotiques, à l'immigration, aux flux de réfugiés qu'ont engendrés les différentes phases de la guerre en Afghanistan depuis 1980.

Par ailleurs, Ali Shariati, l'un des grands idéologues de la révolution iranienne de 1979 auquel la République islamique tournera le dos, était issu d'un lignage khorasani de clercs. Comme la plupart des étudiants de sa génération, Fariba Adelkhah l'a lu et reste marquée par son exigence de vérité et de justice, au sens que revêt le terme de *haqq* dans la philosophie mystique du chiisme iranien.

Étudiante, Fariba Adelkhah fit une autre lecture qui la marqua tout autant : *Le Deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir, qui avait été traduit en persan. On ne peut sans doute pas comprendre son choix d'entamer des études de sociologie en France, à l'université de Strasbourg, à l'automne 1977, si l'on ne garde pas à l'esprit ce fait. Néanmoins, Fariba Adelkhah n'a jamais coupé les ponts avec l'Iran où elle a continué de se rendre chaque année pour voir sa famille, mais aussi pour y mener ses premières enquêtes de terrain, sous les bombes irakiennes, dans la perspective de son doctorat en anthropologie, à l'École des

hautes études en sciences sociales, sous la direction de Jean-Pierre Digard. Son objet était la mouvance des femmes révolutionnaires se réclamant de l'islam, dont elle a fait une analyse subtile et nuancée en concentrant son propos sur leurs pratiques du voile et sur leurs réunions religieuses (*jaleseh*). Elle en a tiré son premier livre, *La Révolution sous le voile. Femmes islamiques d'Iran* (Karthala, 1991) qui a pu donner lieu à malentendu, car il a immédiatement été lu à la lumière d'un double débat (ou combat) idéologique, celui des « laïcistes » français et celui du féminisme nord-atlantique, très occidentalo-centré. En réalité, Fariba Adelkhah n'a rien d'une « femme islamique », même si, par son éducation, elle connaît de l'intérieur la religiosité de son pays natal, au contraire de la plupart des chercheurs en sciences sociales d'origine iranienne, généralement issus de milieux aisés et très sécularisés. Elle a fait œuvre d'anthropologue, et non d'idéologue, soulignant à l'envi que sa recherche ne portait que sur une catégorie de femmes, dans un contexte historique précis, et n'avait aucune portée générale, notamment pas à l'aune des polémiques françaises sur le voile. De même, lorsqu'elle a été arrêtée, sa recherche en cours sur la circulation des clercs, en particulier afghans, dans l'espace transnational qui couvre l'Afghanistan, l'Iran et l'Irak, s'inscrit dans une réflexion plus générale et ancienne, qu'elle a entamée dès le milieu des années 1990, sur la place du voyage dans la société iranienne.

En réalité, outre Jean-Pierre Digard, son maître a été l'anthropologue Gérard Althabe (1932-2004) dont elle

a toujours admiré l'œuvre, l'humanité et la modestie. Aussi son anthropologie ne s'en tient-elle ni à la question féminine ni à celle de l'islam, comme on a tendance à la présenter. Bien au contraire, Fariba Adelkhah s'est à plusieurs reprises insurgée, en particulier dans des articles de la revue *Politix*, contre le réductionnisme des interprétations récurrentes de la République islamique et contre le cantonnement d'une bonne partie des sciences sociales au seul objet tentaculaire de l'islam.

Sans délaisser ces questions des femmes et de l'islam, les deux livres les plus importants de Fariba Adelkhah, *Être moderne en Iran* (Karthala, 1998) et *Les Mille et Une Frontières de l'Iran. Quand les voyages forment la nation* (Karthala, 2012), réfléchissent à des problématiques beaucoup plus larges : d'une part, celle de l'être-en-société (*adam-e edjtemai*) qui cherche à mettre en harmonie son extériorité (*zâher*) et son for intérieur (*bâten*), sa vie privée et sa présence dans la sphère publique, c'est-à-dire, au fond, qui travaille à l'émergence de la citoyenneté, d'un espace public, fût-il éventuellement d'orientation religieuse, de formes inédites de modernité y compris féminine ; d'autre part, la problématique des relations que l'Iran a entretenues, dans la longue durée, avec le reste du monde (et non pas seulement avec le Moyen-Orient auquel il est supposé appartenir) et qui ont contribué à en définir la société culturelle et politique contemporaine. Fariba Adelkhah a ainsi signé quelques-unes de ses pages les plus éblouissantes sur les figures, souvent très ambiguës,

de la bienfaisance, sur la contrebande, sur les cimetières, sur le Hadj, sur la diaspora iranienne en Californie, à Dubaï et au Japon, sur les colombophiles, sur les immigrés afghans, sans pour autant négliger les pratiques religieuses concrètes et la scène électorale, qu'elle a analysées avec précision en montrant que la République islamique, certes non démocratique et peu regardante en matière de droits de l'homme, n'était pas non plus la dictature que l'on dit.

Cela lui a valu bien des sarcasmes et des suspicions tant de la part des opposants à la République islamique que de celle de ses services de sécurité qui l'ont interrogée et lui ont confisqué son passeport à plusieurs reprises afin d'essayer de l'intimider. Certains se sont demandé si elle n'était pas la Han Suyin du régime, prompte à refouler toute critique par naïveté ou pour ménager ses intérêts, sa liberté, son accès à ses terrains. C'était bien mal la connaître, comme l'atteste sa prise de position en faveur de Kian Tadjbakhsh en 2007, l'article qu'elle a consacré, dans la revue *Esprit*, à Neda, la jeune manifestante téhéranaise tuée par les forces de l'ordre lors de la contestation des résultats officiels de l'élection présidentielle de 2009, ou encore la lettre ouverte qu'elle a adressée au président Ahmadinejad lors du procès de la doctorante française Clotilde Reiss, la même année.

Simplement, Fariba Adelkhah n'a jamais fait « de politique », ne s'est jamais posée en militante. En anthropologue qu'elle est, elle s'en est toujours tenue à la complexité des faits, des pratiques effectives, au risque

de froisser les « idées reçues » – elle a signé un joli livre sur l'Iran dans la collection qui porte ce nom, au Cavalier bleu – et les préjugés ou les automatismes idéologiques.

L'un de ses leitmotivs a été de relativiser la césure qu'a constituée la révolution de 1979. Non qu'elle en méconnaisse l'événement, le pathos, l'émotion, qui demeurent un facteur de légitimation du régime dans la population, ne serait-ce que parce que la révolution a apporté à l'Iran, au prix fort, son indépendance par rapport aux États-Unis et que nul ne songe à la restauration de la monarchie. Mais parce que la République islamique a reconduit certaines des logiques de l'ancien régime et reproduit certains de ses intérêts, en particulier dans le domaine agraire. En bref, sa compréhension de la révolution de 1979 est toute tocquevillienne, de même que son analyse de l'islam n'est pas sans évoquer celle du protestantisme par Ernst Troeltsch, du méthodisme anglais par Edward P. Thompson, ou du catholicisme breton par Michel Lagrée, auteurs qu'elle cite au demeurant.

Fariba Adelkhah est une formidable enquêtrice de terrain, intrépide au point de se rendre au cœur du pays hazara en Afghanistan au nez et à la barbe des talibans, pratiquant l'observation participante des pèlerinages, suivant des cours de *fiqh* à Qom, restituant avec subtilité et ironie les faits relevés, mais toujours avec beaucoup d'empathie et de respect pour les gens qu'elle étudie. Elle nous a donné sans doute les meilleurs écrits sur l'Iran contemporain, mais bien au-delà ses livres représentent une contribution décisive à l'anthropologie, appréciée

comme telle par des spécialistes d'horizons très différents, ainsi que l'a prouvé l'indignation suscitée par son arrestation dans la communauté scientifique internationale[1].

Les accusations d'espionnage portées contre elle, après son arrestation, en juin 2019, dans la partie de chantage diplomatique que certains décideurs iraniens ont jugé bon d'engager contre la France ont eu la crédibilité des réquisitoires des procès de Moscou. Tel est le triste sort des chercheurs intègres. Ils sont la part du feu, et un butin aisé pour les extrémistes de tous bords. Un fait résume à lui seul le prix que vaut aujourd'hui une chercheuse sur la scène internationale : privée de liberté pendant plus de quatre ans par les gardiens de la révolution, soupçonnée par une partie de l'opposition iranienne en exil d'être un suppôt de la République islamique et par certains « laïcards » français d'entretenir une complaisance coupable à l'égard de l'islam, Fariba Adelkhah s'est vu régulièrement refuser un visa par les États-Unis où elle devait se rendre à l'invitation d'universités pour y présenter ses travaux, et ce bien qu'elle fût citoyenne française. Ainsi va la science, par les temps qui courent.

Dans les récits de prison que Fariba Adelkhah a rédigés à son retour en France, le lecteur retrouvera

1. Voir les beaux articles de Peter Geschiere, « Liberté, censure, autocensure : les défis de la recherche. Un hommage à Fariba Adelkhah », *Sociétés politiques comparées*, 55, septembre-décembre 2021, https://fasopo.org/sites/default/files/charivaria2_n55.pdf et « The Secrets of Fariba Adelkhah's Anthropology. Intimacy and Mobility », *ibid.*, 57, mai-août 2022, https://fasopo.org/sites/default/files/charivaria3_n57.pdf.

cette indépendance de ton, ce souci de l'observation des pratiques effectives – en l'occurrence des détenues « politico-sécuritaires » et de leurs geôliers ou geôlières – dans des contextes sociaux et à des moments précis, ce refus de tout manichéisme qui sont depuis toujours les marques de fabrique de son écriture anthropologique.

Mieux vaudrait peut-être parler ici d'ethnologie, voire d'ethnographie, de la trop célèbre prison d'Evin, objet de beaucoup de fantasmes et de clichés depuis l'époque du Shah. Outre que l'ouvrage historicise le complexe pénitentiaire en soulignant les transformations qu'il ne cesse de connaître, il n'a rien des témoignages habituels sur la condition carcérale. Par ailleurs, Fariba Adelkhah, fidèle à son éthos de chercheuse, s'interdit tout alignement politique et ne montre aucune appétence pour les bénéfices de ce qu'elle qualifie ironiquement de « rente de la prisonnière ». En prison elle a continué à exercer son métier d'anthropologue, et c'est la restitution de l'observation participante d'un terrain qu'elle n'a pas choisi qu'elle partage avec ses lecteurs.

Ce faisant, elle a adopté un mode de narration à la fois simple et original qui pourra dérouter, mais qui confère à son propos une vraie profondeur de champ anthropologique. Elle n'a pas adopté une position de surplomb par rapport à son incarcération pour en raconter le déroulement de A à Z, au risque d'une reconstruction et d'une rationalisation *ex post*, et donc de sa simplification. De retour en France et au travail, elle a laissé remonter en elle, dans le désordre, les nappes de ses souvenirs.

Sa narration tourne le dos à toute exposition linéaire et exhaustive des péripéties qu'elle a traversées. Plutôt que de conduire le lecteur de son arrestation à sa libération, elle lui fait endurer la « compénétration des durées » sur laquelle insistait Bergson et qui est au cœur douloureux de l'expérience carcérale. Elle passe constamment d'un temps à l'autre, mélangeant le présent, l'imparfait ou le passé composé, et le futur, sans suivre aucune chronologie des faits racontés. Elle nous fait ainsi comprendre la monotonie, le caractère cyclique, la confusion et aussi les absences, les silences, les vides qui sont constitutifs de la détention. Institution totale s'il en est, la prison n'existe que par son usage concret dont Fariba Adelkhah n'a d'autre prétention que de nous en présenter quelques « choses vues » de l'intérieur, avec élégance et pudeur, sans acrimonie ni ressentiment.

Bien sûr, le lecteur ne pourra penser qu'au *Procès* de Kafka en cheminant dans ce livre puisque son autrice ne sait toujours pas, et comprend qu'elle ne saura jamais, pourquoi elle a été arrêtée, puis libérée, tout en sachant également que, de ce fait, cette histoire ne finira jamais. Sur un ton minimaliste et faussement léger, ce récit est une mise en abyme vertigineuse du vol de quatre années de liberté, de travail, d'amour qui ne donne lieu à aucune amertume mais à la poursuite tenace, en milieu carcéral, d'une œuvre anthropologique et d'un combat pour l'indépendance de la pensée.

Ce en quoi Fariba Adelkhah, sans jamais se vouloir militante, est profondément politique. Elle le montre

dans ses rapports avec l'administration pénitentiaire, mais aussi avec ses codétenues, en gardant le cap de ses principes, en mesurant les rapports de force qui certes ne sont pas à son avantage mais dont elle joue de l'asymétrie, en étant lucide sur les « maladies infantiles » de l'activisme et l'économie politique de la condition carcérale, en refusant d'essayer de tirer parti de sa double citoyenneté sans jamais pour autant renier sa citoyenneté française face à ses interrogateurs. Loin de se réfugier dans sa tour d'ivoire, fût-elle carcérale, elle prétend voter aux élections présidentielles de 2021, droit qui ne lui sera pas reconnu faute de pouvoir présenter le livret de famille qui lui a été confisqué, et elle se porte candidate à la fonction de *vakil band* (déléguée) du quartier des femmes d'Evin. Elle n'a pas de sa longue grève de la faim, du 24 décembre 2019 au 12 février 2020, une conception héroïque, voire suicidaire, mais stratégique en la mettant au service non pas de sa seule défense personnelle mais de son combat pour la liberté scientifique en Iran *et au-delà*.

De ce point de vue, la lettre qu'elle adresse, en janvier 2020, à Ebrahim Raïssi, alors chef du pouvoir judiciaire, est exemplaire. Elle y réclame le respect de l'indépendance de la recherche scientifique *et religieuse*, d'aucuns diraient théologique mais il faudrait y inclure le droit islamique (*figh*) dont elle était devenue étudiante à Qom auprès d'un clerc aussi courageux que profond, l'ayatollah Mohammad Soroush Mahallati, dans le cadre de son projet sur l'itinérance régionale des clercs chiites.

Elle est alors en parfaite cohérence avec ses travaux sur la société iranienne, non sans s'exposer aux critiques de lecteurs pressés et un peu sectaires qui ne voient de salut que dans une laïcité étroitement hexagonale, idéologique et anhistorique, quitte à se méprendre sur le sens, la représentativité et la portée du mouvement « Femme, vie, liberté ». Fariba Adelkhah affichera néanmoins sa solidarité avec celui-ci, notamment en signant à Evin, avec d'autres codétenues, en janvier 2023, une pétition contre la peine de mort.

Fariba l'Intempestive, en prison comme à l'université, qui se refuse à enfermer l'histoire de l'Iran dans une alternative iconique, dans un jeu à somme nulle entre le port du voile et son rejet, entre le conservatisme et le réformisme, entre la religion et la sécularisation, entre le régime du Shah et celui de la République islamique, entre l'abnégation et les mesquineries, et qui nous démontre, récit après récit, article après article, livre après livre, l'ambivalence des rapports de pouvoir, à Evin comme dans le reste de la société.

Evin, *band* 2Alef, été 2019

Le Silence

C'est un destrier le silence
Dans le désert d'errance
À la recherche de son cavalier
À terre par les morsures du passé
Il galope
Et le hennissement de son secours au large du désert
Souffle un blizzard
Au cœur des sables
Et se lève soudain
Dans le ciel
Le tourbillon noir des souvenirs

C'est un désert le silence
Plein de lignes, de traces
Des passages, des inévitables
Fugitive
Je m'y perds

Le silence est le remède pour les maux
Que lui-même produit

Ce n'est pas la distance, le silence
C'est l'affrontement
Douloureux, parfois
C'est le point de rencontre
Avec la vie, ma foi

C'est une étincelle le silence
Il souffle la vie
Sur tout ce qu'elle éclaire

C'est un mur, le silence
Laissé à l'abandon
Il t'enferme
Et ses décombres
Portent en lui
La nostalgie de la reconstruction

Le silence est l'eau
Il se met en éruption
Il t'envahit et te noie
Il est clair, transparent quelques fois
Plein de boue et d'ébullition d'autres fois
Il chavire (ou il se répand)
Doucement et tendrement
Et lisse les grossièretés
Les ingratitudes

C'est du feu, le silence
Il brûle jusqu'au plus profond de l'être
Et sans qu'il y ait des flammes
Il remue tes cendres
Pour une autre danse

Je ne vais pas manquer à mes devoirs

« Le matin
T'est donné,
Ne le prends pas
Comme un dû. »
Eugène Guillevic, *Possibles futurs*

Tous les 16 du mois, et ce pendant presque quatre années, Jean-Marc Claus, d'*Eurojournalist*, a tenu avec persévérance à rédiger un article consacré à ma captivité et à l'Iran, avec le soutien de son rédacteur en chef, Kai Littmann. Il a ainsi montré un engagement exemplaire aux côtés de mes ami·es du comité de soutien qui s'est formé et mobilisé, tenant dur comme fer au principe de la liberté scientifique.

Les jours passent, ma foi, un peu trop vite pour moi, et je n'arrive toujours pas à revenir vers eux, et vers vous, qui étiez les interlocuteurs·trices fidèles et attentif·ves, pour leur dire et pour vous dire que, sans vous, le principe et la revendication de la liberté scientifique n'auraient pas connu l'histoire qui est désormais la leur.

Cela, je vous le dois. Ce qui fonde un principe, ce ne sont pas les mots ou les belles lettres, mais c'est l'acte. Ici,